

## Groupes indigènes et fronts pionniers de pénétration nationale dans l'Etat de Para\*

par Napoleão FIGUEIREDO

(Traduction Maurício Paranhos da Silva)

Le contact entre la population aborigène de l'Amazonie et les éléments appartenant à d'autres cultures débuta bien avant la colonisation de la région.

C'est Carvajal (1941) qui nous fournit les premières informations relatives à ces contacts ainsi que les premières descriptions de ces populations. Dans sa Relation, il donne les renseignements qu'il recueillit, en hâte et sans méthode, sur les groupes qui habitaient les rives du grand fleuve.

Depuis l'époque de ce chroniqueur jusqu'à nos jours, le tableau de relation entre les fronts de pénétration et les groupes aborigènes reste le même. Si l'on prend comme référence les critères établis par Ribeiro (1957: 10), depuis la conquête de la vallée amazonienne par les Portugais certains groupes aborigènes restèrent isolés, d'autres eurent des contacts intermittents, d'autres permanents, avec les Blancs; quelques-uns furent intégrés tandis que de nombreux autres disparaissaient du cadre démographique de la région.

Aujourd'hui comme hier, ces contacts peuvent être définis de deux façons: les fronts de pénétration massive ou les éléments isolés de ces fronts. On peut bien, en effet, dire que ces contacts sont dissemblables car leurs processus diffèrent dans le temps et dans l'espace. Dans les deux cas cependant, la possession de la terre constitue le facteur qui rendit commun le choc entre les groupes tribaux et les fronts de pénétration. A l'intérieur de ce schéma – formes de contacts et nature des fronts pionniers – les variantes les plus diverses peuvent être rencontrées, seul restant immuable le fait que les contingences vont définir le type de contact en fonction des ressources naturelles de la région qui ouvrent ces fronts à la pénétration (Figueiredo, 1963).

\* Communication présentée à la I Reunião Amazônica e II Reunião Paraense de Professores de História, tenue à Belém en décembre 1967.

Galvão (1967: 6) explique que: «la population aborigène avec laquelle l'Européen eut affaire, à en juger par les premières chroniques de Carvajal, d'Acuña et les informations plus récentes recueillies jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle par des voyageurs et des naturalistes, ne diffère pas dans son essence de l'actuelle»; cependant, nombreux furent les groupes habitant sur les rives de l'Amazone et de ses tributaires qui disparurent au cours des guerres et par la conquête. Le processus de détribalisation fut grand, du fait des captures et des massacres. Les chroniqueurs, les missionnaires et les récits historiques parlent de tribus puissantes et nombreuses qui furent violemment effacées du cadre démographique de la région, pendant que, d'un autre côté, on voit s'implanter à proximité des aldées aborigènes les premiers noyaux de peuplement colonial qui donnèrent naissance aux centres urbains actuels de l'Amazonie. Galvão (1967: 7) nous apprend encore que, simultanément: «se développe une politique de métissage avec des primes en terre, armes et argent au soldat ou au colon portugais ayant épousé une femme indigène. En même temps, avec la création des édilités, un statut politique et social se confère à l'Indien «domestiqué» lui permettant l'accès aux négoce des agglomérations et des villages.»

Décimée, rançonnée, assujettie au travail obligatoire dans les fabriques et les services publics, la main d'œuvre autochtone fut largement utilisée dans l'exploitation des produits naturels du *sertão* et de ce fait elle abandonna les activités agricoles traditionnelles.

Le même auteur (Galvão, 1967: 15) distingue, dans ce qu'il appelle le *continuo histórico*, des périodes marquées par un développement crucial où chacune de ces étapes eut des effets particuliers sur le présent:

«1620-1759, marquée par l'établissement des missions, par l'introduction du catholicisme parmi

les populations natives, la tentative de suppression de la religion indigène, la diffusion du tupi-guarani comme langue générale, et la substitution de nombreux patrons culturels aborigènes par d'autres européens, sous la surveillance et la direction des missionnaires jésuites et des colons;

«1759-1840, pendant laquelle les villages missionnaires et les comptoirs constituèrent les bases qui permirent le développement des bourgs et des villes, en même temps que l'Indien domestiqué s'intégrait plus profondément à la société métisse;

«1840-1912, marquée principalement par le développement de l'industrie du caoutchouc... L'exploitation économique de la vallée amazonienne encore basée sur la récolte d'un produit régional, le caoutchouc, conditionna le développement des paroisses, agglomérations et villages actuels;

«1912-1940, voit s'ouvrir une période de décadence et de stagnation. L'Amazonie retourne à son isolement antérieur et rares sont les influences extérieures qui atteignent les communautés rurales;

«1940-jusqu'à nos jours, période au cours de laquelle les potentialités de l'économie régionale sont réactivées du fait de l'intense besoin de caoutchouc et de matériaux stratégiques, ce qui favorise en même temps l'installation d'agences comme le SESP (*Serviço Especial de Saúde Pública*) et postérieurement de plans de développement comme celui de la SPVEA (*Superintendência do Plano de Valorização Econômica da Amazônia*), avec d'évidentes répercussions sur la physionomie socio-économique de la région.»

Comme le fait bien ressortir Galvão, ce processus ne se développe pas parallèlement à celui des fronts de pénétration. Les variantes indiquées (Figueiredo, 1963) se rencontrent diluées dans l'espace amazonien et, aujourd'hui encore, on trouve des groupes tribaux vivant dans un isolement relatif ou n'ayant que des contacts sporadiques avec les fronts pionniers de pénétration.

Ainsi comprimés entre ces fronts et les accidents naturels de la région, ces groupes humains subissent actuellement un processus cumulatif et accéléré passant par toutes les voies possibles en relation avec la société nationale.

Au Pará, ces populations tribales sont localisées dans des aires culturelles bien définies.

Partant du schéma proposé par Galvão (1960: 16), on trouve dans l'espace géographique *paranense* les régions culturelles suivantes: Sous-région Guyane brésilienne de la Région Nord-Amazonienne, Région Tapajós-Madeira, Sous-région occidentale de l'aire Tocantins-Xingu et Région Pindaré-Gurupi.

Ces aires, d'une configuration culturelle bien définie, offrent pour chacune d'entre elles des

situations différentes de contact, de fronts de pénétration et de gradation du processus d'acculturation.

La Sous-Région Guyane brésilienne, de la Région Nord-Amazonienne, avec une population aborigène d'environ 8 000 âmes, présente une perspective de contact qui s'étend de l'Indien isolé à l'Indien intégré; les fronts de pénétration y revêtent un caractère d'économie basée sur la cueillette ou encore se rattachent à des activités de recherche de matériaux précieux (*garimpo*); un processus d'acculturation inter-tribal y est en cours.

La Sous-Région Munduruku, de l'aire Madeira, possède une population indienne évaluée entre 1000 et 1500 âmes, en majeure partie intégrée aux noyaux ruraux qui exploitent le caoutchouc.

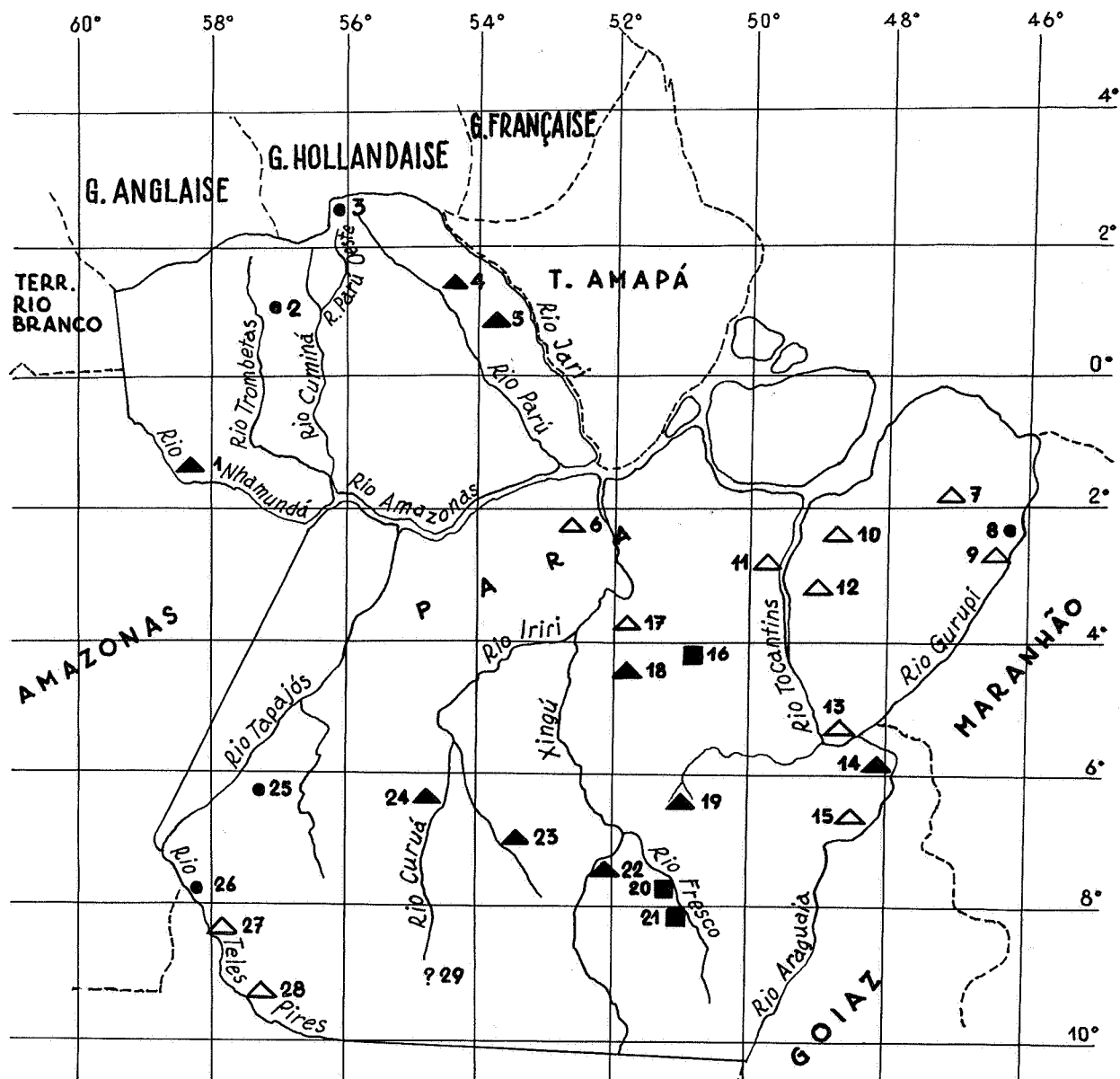
La Sous-Région occidentale, de l'aire Tocantins-Xingu, a vu une pénétration orientée vers la récolte de noix de Pará, caoutchouc, *caucho*, etc. et de nos jours vers la recherche d'or, diamants et cristaux; l'occupation y est caractérisée par une situation d'hostilité entre les Néo-brésiliens et les populations indiennes, ainsi que par des inimitiés inter-tribales ou même au sein d'un même groupe.

La Région Pindaré-Gurupi présente un front de pénétration aux activités agricoles ou de cueillette de la part de la population *cabocla* (métisse d'Indien et de Blanc) et d'extraction de l'or. Relations inter-tribales occasionnelles et hostiles.

Cette population indigène du Pará est estimée, selon le recensement effectué par le *Serviço de Proteção aos Índios*, à 10 500 âmes au minimum et 15 650 au maximum, répartie en 19 groupes tribaux.

Les fronts pionniers d'expansion nationale qui exercent une influence sur les groupes autochtones brésiliens présentent des aspects différents selon qu'ils se livrent à une activité extractive, agricole ou d'élevage. Ribeiro (1957: 23) indique que «chacun d'entre eux est poussé par des intérêts divers dans l'exploitation du milieu ambiant, qu'il s'organise selon des principes structurels propres et impose des contraintes différentes aux groupes tribaux auxquels il s'affronte.»

«L'économie extractive mobilise des individus déliés de leurs communautés d'origine et, de ce fait, libérés des formes traditionnelles de contrôle social, pour les lancer dans des régions inexplorées. Ils s'y conduisent en bandes mobiles parcourant les forêts à la recherche de produits de valeur marchande, là où le hasard de la nature les pousse. Quand ils se trouvent en présence d'un groupe aborigène, ils ont tendance à le déloger par la violence de son territoire, et quand cela est possible, à le soumettre à leur service, attirant les hommes en vue de localiser de nouvelles réserves de produits forestiers et les faisant travailler comme porteurs, rameurs ou autres, transformant les femmes en



- △ jusqu'à 50 individus
- ▲ de 50 à 200 individus
- de 200 à 500 »
- plus de 500 »

Localisation des tribus:

- |   |   |
|---|---|
| <ol style="list-style-type: none"> <li>1. Hixkaryâna</li> <li>2. Charuma</li> <li>3. Tiriyó</li> <li>4. Wayana</li> <li>5. Apalai</li> <li>6. Kararaô</li> <li>7. Tembê</li> <li>8. Urubú</li> <li>9. Tembê</li> <li>10. Turiwára</li> <li>11. Assurini</li> <li>12. Gavião</li> <li>13. Gavião</li> <li>14. Apinayé</li> </ol> | <ol style="list-style-type: none"> <li>15. Surui</li> <li>16. Parakanân</li> <li>17. Xikrin</li> <li>18. Assurini</li> <li>19. Xikrin</li> <li>20. Gorotire</li> <li>21. Kubén-Kran-kegn</li> <li>22. Kokraimoro</li> <li>23. Mekranotire</li> <li>24. Mekranotire</li> <li>25. Munduruku</li> <li>26. Munduruku</li> <li>27. Apiacá</li> <li>28. Kaiabi</li> <li>29. Kren-Akarore</li> </ol> |
|---|---|

concubines et productrices de denrées alimentaires. Comme ce type d'économie impose une très grande dispersion de la population, les fronts d'expansion qui se heurtent aux Indiens sont généralement très clairsemés, ce qui permet à une tribu aguerrie de soutenir la lutte et d'empêcher pendant de longues années l'occupation de son territoire, avec de grandes pertes des deux côtés.»

«C'est dans ce cadre de base que se développent les diverses étapes des contacts intermittents, permanents et d'intégration des groupes tribaux, dans des conditions qui mènent à une désorganisation rapide de la vie familiale, à la rupture de l'unité tribale et, finalement, à une forme spécifique de participation dans l'économie et dans les institutions de la société nationale.»

En Amazonie, l'aspect économique qui influe sur ces fronts de pénétration et qui conditionne par ailleurs le processus d'occupation, de propriété et d'utilisation de la terre, n'obéit pas au concept de «plantation» défini par Lynn Smith «pour ce type d'exploitation du sol, soit la concentration de la propriété terrienne, la spécialisation de la monoculture, le contrôle d'un grand nombre de travailleurs et la spécialisation des tâches à l'intérieur de l'entreprise. Leo Weibel lui confère en outre la caractéristique de réaliser une amélioration des produits agricoles cultivés, même de manière rudimentaire, de façon à augmenter leur valeur sur le marché» (Diegues Jr. 1960).

Cette forme classique de «plantation», ainsi que le fait ressortir Diegues Jr. (1960: 117) a subi au Brésil «des adaptations découlant des conditions culturelles du pays et des exigences du milieu ambiant tant physique que social. C'est pourquoi on peut rencontrer au Brésil des aspects particuliers dans le système agraire du type «plantation», dont les exploitations agricoles ont passé par des conditionnements et des adaptations en vue d'une intégration plus complète dans les cadres humains et culturels du pays. Chacune de ces exploitations possède ses caractéristiques propres qui la différencient, à l'intérieur de la généralité du concept de «plantation», par des particularités soit en ce qui concerne les relations entre propriétaires et travailleurs, soit dans la forme de concentration de la propriété et dans le rôle exercé par le propriétaire, soit encore dans l'utilisation des terres, ou aussi dans la fixation de l'élément humain comme travailleur dans la plantation.»

Au Pará, nous trouverons une de ces variantes dans le processus économique étudié par Reis (1942: 34/35) : «Dans les premiers temps, la découverte d'épices, cacao (*Theobroma* sp.), *baonilha* (*Vanilla* sp.), *cravo* (*Dicypellium* sp.), cannelle (*Aniba* sp.), *salsa* (*Smilax* sp.), *urucú* (*Bixa Orellana*), semences oléagineuses (*puxuri* (*Acroclidium* sp.)), racines aromatiques et bois de construction, poussa les colons à se lancer avidement à leur recherche. En Orient, on se heurtait déjà à de grandes difficultés pour obtenir les précieuses

épices. La découverte des richesses du Pará fut peut-être un stimulant pour la Couronne qui ne pouvait cacher son désappointement devant l'échec subi en Orient.»

«Au cours de cette période, une centaine d'ordonnances royales, d'instructions du Conseil d'Outre-Mer (qui peuvent être consultées dans les archives portugaises et de Belém) encouragea les colons à explorer et exploiter l'intérieur du pays pour la récolte de ce qui fut dénommé la «drogue du *sertão*». On peut même affirmer que l'explication de l'irradiation rapide qui se réalisa en direction de l'ouest de la vallée amazonienne réside dans l'intérêt qu'éveilla la recherche de cette «drogue», qui existait en abondance et qui était très recherchée sur les marchés européens.»

«Les «drogues» devaient toutefois être cultivées. L'exemple des Anglais et des Hollandais qui, au début du XVII<sup>e</sup> siècle, travaillaient déjà dans des comptoirs le long de l'Amazone, ne devait-il pas donner une leçon précieuse? Parmi les ordres visant à recueillir les épices vint également celui de les planter, de façon à ne pas avoir encore à déplorer plus tard la perte d'une conquête économique. En face de cette invitation et afin de maintenir sa position financière, le colon se lança dans le travail de la terre avec l'Indien, le mobilisant, le réduisant en esclavage.»

«Outre les «drogues», dont les plantations s'étaient développées au point qu'en 1731 un colon sollicitait du gouvernement de Lisbonne les subventions et privilèges que l'Etat s'était engagé à accorder aux planteurs qui cultiveraient les épices car il avait planté 18 900 cacaoyers, d'autres cultures commençaient à être expérimentées avec succès: café, canne à sucre, indigo, coton, tabac.»

«Le café fut apporté de la Guyane française par Francisco de Melo Palheta, qui ne pouvait imaginer que, ce faisant, il apportait à la colonie un élément qui, pendant des siècles, garantirait le pouvoir économique du Brésil. Le café s'adapta si bien au Pará que les plantations se multiplièrent comme celles du cacao, et cela au point que la Chambre municipale de Belém demanda à la cour de Lisbonne d'interdire l'entrée dans le royaume de café de provenance étrangère; cette demande ne devait être satisfaite qu'en 1743.»

«Dans la croyance populaire, le sous-sol permettait de grandes espérances. Différentes expéditions furent organisées en vue de découvrir les «Potosis» que l'on imaginait dans le *sertão*; toutes se révélèrent infructueuses. Des arrêtés royaux interdirent aux colons de se détourner de leurs activités agricoles pour rechercher des minéraux. Un certain Francisco Porflix, accompagné de spécialistes, explora les fleuves entre 1710 et 1727 dans l'espoir de découvrir de l'or, sans résultats positifs.»

«Au Pará, les manufactures ne se développèrent que très lentement, produisant tout d'abord le

sucre, l'eau-de-vie de canne et le tabac. L'eau-de-vie, suscitant l'ivrognerie chez l'Indien, fut interdite; cependant, malgré cette prohibition, 42 distilleries fonctionnaient en 1751. L'indigo, la résine et les bois étaient exploités de manière primitive. On fabriquait également du beurre et de la farine de manioc, cette dernière en grande quantité car elle constituait la base même de l'alimentation de l'Indien et, avec le temps, de celle du colon.»

«Des entreprises d'une telle ampleur firent apparaître la nécessité de développer le peuplement du pays. Quelques dizaines de déportés furent envoyés au Pará. Entre 1667 et 1676 quelques couples d'Açoréens arrivèrent également dans la région. Les esclaves africains ne purent être importés en nombre suffisant du fait de la pauvreté des colons; cependant, la Compagnie du Commerce du Maranhão en introduisit quelques-uns entre 1682 et 1685.»

Entre 1757 et 1815 le nombre des Noirs au Pará atteignit 50 910 âmes (Vergolino e Silva, 1967).

Ce fut sur cette base: élément indien, portugais et noir, que se constitua une société métisse qui, à l'époque du comte de Vila Flor, était répartie en 37 municipes avec 73 730 habitants, localisés autour de Belém et dans les bourgs et villages du réseau fluvial (Reis, 1942: 48).

C'est encore Reis (1942: 48) qui nous informe que: «La grande exportation était constituée par le cacao, le riz, le café et le coton. Le caoutchouc ne constituait pas un apport significatif. Le commerce de l'intérieur se faisait par voie fluviale et portait sur les produits suivants: indigo, piassave, résine, cacao, *cravo*, café, cuirs, noix de Pará, étoupe, farine de manioc, beurre de tortue, *puxuri*, *salsa*, tabac, bois de construction, huile de *copaíba*, *mixira* (chair de lamantin ou tortue boucanée), poisson séché. En ce qui concerne la pêche, elle se pratiquait à Marajó et le long de l'Amazone. Le travail reposait sur la main d'œuvre indienne, le contingent noir étant modeste. Celui qui ramait sur les embarcations, chassait, pêchait, s'acquittait des tâches domestiques et publiques, élevait le bétail, composait les milices, œuvrait dans les chantiers de la marine, et constituait finalement le gros de la population et l'élément constructif, c'était l'Indien.»

Au cycle des épices succéda donc le cycle agricole constitué par la culture du café, du coton, de la canne à sucre, du tabac et du riz, qui atteignit bientôt des indices élevés et auquel il convient d'ajouter l'élevage du gros bétail et des chevaux.

L'élément indien disparut lentement, dilué et amalgamé dans une population métisse occupée par la recherche des produits naturels et leur industrialisation.

L'entrée du caoutchouc sur le marché donna une impulsion nouvelle aux fronts de pénétration à la recherche de ce produit dans les Iles, le long

du Tocantins, du Tapajós et du Xingu. Cette société, augmentée d'un élément nouveau constitué par le *nordestino*, s'étendit vers des points plus lointains, pénétrant le long des grands affluents de l'Amazone et des cours d'eau secondaires.

L'agriculture perdit de sa force et la main d'œuvre pour le travail de la terre fit défaut.

Après 1912, la baisse de l'exploitation du caoutchouc marque une époque de décadence et l'on enregistre un retour naturel à la culture de produits alimentaires et du coton. On constate également une reprise des industries de cueillette; la noix de Pará, les huiles végétales, les bois et les produits naturels de l'époque coloniale figurent à nouveau dans les exportations.

Les données statistiques les plus anciennes semblent être celles de Guajará (1902: 132) qui nous informe que «en 1720 il y avait au Pará et en Amazonas 63 missions, soit 19 de jésuites, 15 de carmélites, 10 de capucins de la Pitié, 9 de religieux de Saint-Antoine, 7 de capucins de la Conception de Beira et Minho, et 3 de mercenaires, avec 54 264 Indiens vivant en villages. En 1823, toute cette population était tombée à 32 751 âmes. On constate une diminution de 21 513 individus au moins dans une période d'un peu plus d'un siècle.»

«La diminution était plus importante parmi les Indiens des villes et des faubourgs. Le nombre de ceux qui travaillaient dans l'industrie du bois, les constructions navales, la navigation et autres services d'utilité publique et privée s'élevait à 12 680. Au cours de cette même période, ce chiffre tomba à 5000 y compris les femmes, soit une différence de 7 680, donc plus de la moitié.»

«En 1751, il existait encore au Pará et en Amazonas, 63 villages indiens, mais ils étaient presque tous dépeuplés et se trouvaient en conditions fort précaires. Des épidémies avaient contribué à ce lamentable état de choses et la désolation régnait sur tous les points de la capitainerie.»

L'établissement du cadre démographique de la population indigène à l'époque coloniale et sous l'Empire reste encore à faire. Les données existantes sont précaires, imprécises et il est difficile de dresser un tableau d'ensemble; il est par ailleurs totalement impossible d'énoncer des estimations quant aux groupes qui n'ont pas été atteints par les fronts de pénétration au cours de ces périodes.

Repoussés vers l'intérieur, domestiqués, dilués par un processus de métissage inévitable, ces groupes tribaux sont de nos jours localisés, au Pará, dans des régions d'accès difficile où ils se trouvent comprimés entre les fronts de pénétration et les accidents naturels de la région.

Dans la Sous-région Guyane brésilienne de la Région Nord-Amazonienne, nous trouvons les

groupes: Hixkaryana, Charuma, Tiriyo, Wayana et Apalai; dans la région Tapajós-Madeira, les groupes: Mundurucu, Apiacá et Kaiabi; dans la région Tocantins-Xingu, les groupes: Kararaô, Gavião, Apinayé, Surui, Parakanân, Xikrin, Gorotire, Kubén-krankegn, Kokraimoro, Mekranotire et Kren-Akarore; et dans la région Pindaré-Gurupi, les groupes: Tembê, Urubú et Turiwara (voir carte).

Ainsi que nous l'avons vu, les contacts entretenus par ces groupes sont de natures diverses dans les régions et sous-régions où ils se trouvent localisés; un nouveau front d'expansion, cependant, est en train d'apparaître: le front d'élevage, dans la région sud du Pará. Ce phénomène a déjà été étudié par Moreira Neto qui analyse ce front qui se développe dans la région de Pau d'Arco, dans les bassins de l'Araguaia-Tocantins et du Xingu. De nos jours, ce sont des fronts puissants, constitués par des entreprises, véritables villes en marche, qui occupent la terre (par achat, location ou par simple invasion) et la travaillent, non avec le bras de l'homme, mais avec des moyens motorisés, tracteurs, etc., apportant avec eux toute la machinerie moderne offerte par la technique, en vue de l'établissement de pâturages pour le bétail (Moreira Neto, 1960).

L'expérience antérieure nous indique que ces fronts «agissent envers l'Indien essentiellement poussés par la nécessité de nettoyer les campagnes de leurs occupants humains pour les consacrer au bétail et éviter que l'Indien, privé de chasse, ne la remplace par l'attaque des troupeaux. Du fait de ces circonstances, l'interaction revêt souvent la forme de conflits sanglants et ne donne que rarement lieu à une coexistence pacifique ou à un métissage (Ribeiro, 1957: 24).

A côté du contact société tribale-société nationale, nous devons encore considérer le processus de changement de cette société nationale, car «la structure et la morphologie agraires d'une région constituent, dans une large mesure, un reflet de lois économiques sur l'environnement et les habitants actuels de l'Amazonie, les *caboclos*, ont des contacts plus amples avec la vie régionale et la vie nationale» (Valverde, 1964: 36).

Dans le cadre de l'Etat du Pará, les grandes concentrations démographiques s'étendent ou dans la capitale ou le long des voies de communications, soit de l'Amazone et ses tributaires, soit des routes. L'intérieur du Pará, dans le schéma de Lambert (1967), se trouve inclus dans ce qu'il dénomme «pays archaïque ou sous-développé», où, «si le *caboclo* misérable constitue la masse de cette société archaïque du vieux Brésil, le propriétaire de mille ou deux mille hectares – ne produisant que peu d'excédents une fois couverts les besoins d'une population nombreuse – fait également très souvent partie de cette société immobile, que tous deux aiment et ne pensent pas à changer. Le propriétaire est le chef, mais en comparaison avec les classes supérieures de l'industrie ou de l'agriculture

de production du pays nouveau, il se trouve être aussi pauvre et arriéré que ses *caboclos* en comparaison avec les ouvriers de São Paulo ou les colons allemands du Rio Grande do Sul; la différence réside dans le fait qu'il est plus facile pour ses fils de passer à l'autre Brésil.»

«Les communautés rurales – qui vivent pratiquement en circuit fermé, séparées du monde par la pauvreté et par l'ignorance – sont fortifiées par une étroite solidarité économique et elles trouvent aussi, dans les relations personnelles du patronat et de la clientèle, une grande solidarité politique. La communauté, dans la personne de son chef, interpose son autorité entre l'Etat et les individus. Le Brésil archaïque, en contraste avec les pays occidentaux et le pays nouveau, n'est pas constitué par des individus mais bien par des communautés.»

«Il est également courant, en cette époque de rapide transformation sociale, que les petites communautés rurales, bien que continuant à exister, soient totalement désorganisées. Soit parce qu'un quelconque propriétaire absent ne s'en occupe plus et n'a pas été remplacé, soit – le cas le plus fréquent – parce que de nouvelles idéologies lui ont ravi tout son prestige, le fait est que la communauté rurale se désintègre. Libérés du patronat, les ruraux ne s'intègrent cependant pas directement à la société nationale; la destruction du cadre traditionnel, qui n'a pas été remplacé, les laisse plus isolés et plus misérables» (ib. 1967: 120).

Cette même observation avait déjà été faite antérieurement par Wagley (1951: 151), quand il affirme que «Ce sont les Indiens qui accomplissaient les travaux manuels et qui occupaient les derniers échelons de la société coloniale; aussi leurs descendants sont-ils encore, en Amazonie, de condition socio-économique inférieure et jouissent-ils d'un prestige moindre que les Noirs. De même que l'infériorité sociale du Noir dans d'autres régions du Brésil s'explique par la date relativement récente de son affranchissement, celle du *caboclo* de l'Amazonie résulte de son origine servile et du mépris – survivance de l'époque coloniale – où on le tient encore aujourd'hui».

Environné par ce type de population, entretenant les contacts les plus divers avec elle ou se maintenant encore dans un isolement relatif, ces populations tribales ne s'encadrent pas dans les processus de développement de la région. Le Plan de Valorisation Economique de l'Amazonie, primitivement fixé par l'art. 199 de la Constitution Fédérale de 1947 et postérieurement défini par la Loi 1806 du 6.1.1953, la Super-Intendance de Politique Agricole (SUPRA) en 1962, l'Institut Brésilien de Réforme Agricole (IBRA), l'Institut National de Développement Agricole (INDA) et de nos jours la Super-Intendance de Développement de l'Amazonie (SUDAM) présentent tous les aspects d'une part d'une œuvre politique et d'autre part d'une œuvre éminemment technique et régionale, tendant à une re-formulation de la politique agricole dûment adaptée à la réalité de la structure rurale existante.

Ces plans pour les populations indigènes ne fonctionnent pas. C'est encore Moreira Neto (1967: 184) qui définit bien le problème lorsqu'il dit que: «Pour l'effet de l'application des plans de réforme agraire, comme ensemble et problématique, une donnée surprend et jusqu'à un certain point contrarie les buts de la réforme. Ce fait s'explique aisément: les plans de réforme agraire sont conformes aux intérêts de l'économie nationale et s'appuient sur des critères de propriété privée de la terre et sur des considérations de productivité et de développement économique intégré. Dans ce contexte, les populations aborigènes brésiliennes non seulement ne représentent que des parcelles démographiquement négligeables, mais encore elles constituent des groupes humains économiquement, socialement et culturellement marginaux, vivant dans des réserves territoriales de propriété collective selon les techniques d'une simple économie tribale de subsistance».

Ainsi, les processus de marginalisation, assimilation ou intégration de ces populations tribales, doivent être conçus dans le cadre plus ample

des critères de zones où l'incidence d'un processus de développement se réalise, sans déformations lyriques ou prosaïques, théoriques ou intégratives, en les respectant «comme peuples ayant le droit d'être eux-mêmes, de professer leurs croyances, de vivre selon l'unique manière qu'ils connaissent: celle qu'ils ont apprise de leurs ancêtres et qu'ils ne peuvent modifier que très lentement» (Ribeiro, 1962: 23).

Ainsi, comme le fait ressortir Cardoso de Oliveira, on peut dire que «le destin des sociétés tribales (1962: 86) en tant que sociétés, est de perdre progressivement leurs caractéristiques dans la mesure où elles vont s'intégrant aux économies régionales», ce qui nous permet de conclure que l'isolement relatif dans lequel se maintiennent certains de ces groupes leur permettra de conserver une stabilité, également relative, tant qu'ils ne seront pas atteints massivement par les fronts pionniers de pénétration nationale et intégrés dans l'économie régionale et nationale (Figueiredo, 1966: 340).

#### Bibliographie

CARDOSO DE OLIVEIRA, Roberto. Estudo de áreas de fricção interétnica no Brasil. In: *América Latina*, ano V, vol. 3, Centro Latino Americano de Pesquisas em Ciências Sociais, pp. 85-90, Rio, 1962.

CARVAJAL, Gaspar de. Relação. In: *Descobrimientos do Rio das Amazonas*. Brasileira, vol. 203, Cia. Editora Nacional, pp. 11-79, São Paulo, 1941.

DIEGUES Jr., Manuel. Propriedade e uso da terra no «plantation» brasileiro. In: *Sistemas de Plantaciones en el Nuevo Mundo*. Estudios Monográficos VII. Union Panamericana, pp. 117-138, Washington, 1960.

FIGUEIREDO, Napoleão. Os problemas de uma abordagem estrutural em sociedades indígenas extintas na Amazônia: os Tapajó. In: *Revista de Educação e Letras*, vol. 1, nº 2, Universidade do Pará, Imprensa Universitária, pp. 149-156, Belém, 1963.

— A comunidade rural, o barracão e a maloca. In: *Arquivos do Instituto de Antropologia*, vol. 2, nºs 1-2, Universidade do Rio Grande do Norte, pp. 325-342, Natal, 1966.

GALVAO, Eduardo. Áreas Culturais indígenas do Brasil: 1900-1959. Boletim do Museu Paraense Emílio Goeldi, Nova Série, Antropologia, nº 8, 41 p., Belém, 1960.

— Estudos de Antropologia na Amazônia. In: *Atas do Simpósio sobre a Biota Amazônica*, vol. 2, Antropologia, Conselho Nacional de Pesquisas, pp. 13-28, Rio, 1967.

GUAJARÁ, Barão de. Catechese dos Índios no Pará. In: *Anaes da Biblioteca e Arquivo Publico do Pará*, Tomo II. Imprensa Oficial, pp. 117-183, Belém, 1902.

LAMBERT, Jacques. Os dois Brasis. Brasileira, vol. 335, 3a, Ed. Cia. Editora Nacional, 277 p., São Paulo, 1967.

MOREIRA NETO, C. A. A cultura pastoril do Pau d'Arco. Boletim do Museu Paraense Emílio Goeldi, Nova Série, Antropologia nº 10, 112 p., Belém, 1960.

— Constante histórica do Indigenato no Brasil. In: *Atas do Simpósio sobre a Biota Amazônica*, vol. 2, Antropologia. Conselho Nacional de Pesquisas, pp. 175-185, Rio, 1967.

REIS, Arthur Cezar Ferreira. Síntese de História do Pará. 92 p., Belém, 1942.

RIBEIRO, Darcy. Culturas e Línguas Indígenas do Brasil. In: *Educação e Ciências Sociais*. Ano II, vol. 2, nº 6, Centro Brasileiro de Pesquisas Educacionais, pp. 5-102, Rio, 1957.

— A Política Indigenista Brasileira. Serviço de Informação Agrícola. Ministério da Agricultura, 178 p., Rio, 1962.

VALVERDE, Orlando. Geografia Agrária do Brasil. 1º vol., Centro Brasileiro de Pesquisas Educacionais, Série VI, vol. 6, 395 p., Rio, 1964.

VERGOLINO E SILVA, Anaíza. O Negro no Pará, mss, 1967.

WAGLEY, Charles. Les Relations raciales dans une communauté rurale de l'Amazonie. In: *Races et classes dans le Brésil rural*. UNESCO, Drukkerij Meijer, Wormerveer et pp. 123-151, Amsterdam, 1951.

